1810; archevêque-évêque de Perugia; créé le 19 décembre 1853.

Antoine-Benoît Antonucci, né à Subiaco le 17 septembre 1798; archevêque-évêque d'Ancône, comte-évêque d'Umana; créé le 15 mars 1858.

Antoine-Marie Panebianco, de l'ordre des Frères mineurs conventuels, né à Terranova le 14 août 1808; créé le 27 septembre 1861.

Antoine de Luca, né à Bronte le 28 octobre 1805; créé le 16 mars 1863.

Joseph-André Bizzarri, né à Paliano le 11 mai 1802; créé le 16 mars 1863.

Louis de La Lastra y Cuesta, né à Cuba le 1er décembre 1803; archevêque de Séville; créé le 16 mars 1863.

Jean-Baptiste Pitra, de l'ordre des bénédictins, né à Champforgeuil le 31 août 1812; bibliothécaire de la S. E. R.; créé le 16 mars 1863.

Henri-Marie-Gaston de Bonnechose, né à Paris le 30 mai 1800; archevêque de Rouen; créé le 21 décembre 1863.

Paul Cullen, né à Dublin le 27 avril 1803; archevêque de Dublin; créé le 22 juin 1866.

Gustave-Adolphe de Hohenlohe, né à Rothenbourg le 26 février 1823; créé le 22 juin 1866.

Lucien-Louis-Joseph-Napoléon Bonaparte, né à Rome le 15 novembre 1828; créé le 13 mars 1868.

Innocent Ferrieri, né à Fano le 14 septembre 1810; créé le 13 mars 1868.

Joseph Berardi, né à Ceccano le 28 septembre 1810; créé le 13 mars 1868.

Ignace do Nascimento Moraes Cardoso, né à Murcia le 20 décembre 1811; patriarche de Lisbonne; créé le 22 décembre 1873.

René-François Regnier, né à Saint-Quentin le 1er juin 1807; archevêque de Cambrai; créé le 22 décembre 1873.

Flavio Chigi, né à Rome le 31 mai 1810; archevêque *in partibus;* créé le 22 décembre 1873.

Alexandre Franchi, né à Rome le 25 juin 1819; archevêque *in partibus* de Thessalonique; créé le 22 décembre 1873.

Joseph-Hippolyte Guibert, né à Aix le 13 décembre 1802; archevêque de Paris; créé le 22 décembre 1873.

Mariano Barrio y Fernandez, né à Jaca le 22 novembre 1805; archevêque de Valence; créé le 22 décembre 1873.

Louis Oreglia di Santo-Stefano, né à Bene le 9 juillet 1828; archevêque *in partibus* de Damiette; créé le 22 décembre 1873.

Jean Simor, né à Stuhlweissemburg le 23 août 1813; archevêque de Gran; créé le 22 décembre 1873.

Thomas Martinelli, né à Lucca le 3 février 1827; créé le 22 décembre 1873.

Pierre Giannelli, né à Terni le 11 août 1807; créé le 15 mars 1875.

Miecislas Lodochowski, né à Gork le 29 octobre 1822; archevêque de la Posnanie *in partibus;* créé le 15 mars 1875.

Jean Mac-Closkey, né à Brooklyn le 20 mars 1801; archevêque de New-York; créé le 15 mars 1875.

Henri-Edouard Manning, né à Totteridge le 15 juillet 1808; archevêque de Westminster; créé le 15 mars 1875.

Victor-Auguste-Isidore Dechamps, né à Melle le 6 décembre 1810; archevêque de Malines; créé le 15 mars 1875.

Dominique Bartolini, né à Rome le 16 mai 1873; nommé le 15 mars 1875.

Roger-Louis Antici-Mattei, né à Recanati le 23 mars 1811; cardinal réservé *in petto* le 15 mars 1875, créé le 17 septembre 1875.

Jean Simeoni, né à Pagliano le 27 décembre 1816; pro-nonce à Madrid; cardinal réservé *in petto* le 15 mars 1875, créé le 17 septembre 1875.

Godefroy Brossais Saint-Marc, né à Rennes le 4 février 1803; archevêque de Rennes; créé le 17 septembre 1875.

Bartholomée d'Avanzo, né à Avella le 3 juillet 1811; créé le 3 avril 1876.

Jean-Baptiste Franzolin, né à Altino le 15 avril 1816; créé le 3 avril 1876.

*Cardinaux-diacres.*

Prospère Caterini, né à Onano le 15 octobre 1795; créé le 7 mars 1853.

Téodolphe Mertel, né à Allumiere le 9 février 1806; créé le 15 mars 1858.

Dominique Consolini, né à Sinigaglia le 7 juin 1807; créé le 22 juin 1866.

Edouard Borromeo, né à Milan le 3 août 1822; archiprêtre de la basilique patriarcale Vaticane; créé le 16 mars 1868.

Annibal Capalti, né à Rome le 21 janvier 1811; créé le 13 mars 1868.

Lorent Randi, né à Bagnacavalle le 12 juin 1818; cardinal réservé *in petto* le 15 mars 1875, créé le 17 septembre 1875.

Bartholomée Pacca, né à Bénévent le 25 février 1817; cardinal réservé *in petto* le 15 mars 1875, créé le 17 septembre 1875.

Dominique Bartolini, né à Rome le 16 mai 1813; nommé le 15 mars 1875.

Dans un consistoire du 12 mars 1877, le pape a nommé les onze cardinaux suivants : Francesco de Paolo Benavides, patriarche des Indes occidentales; Francesco Apuzzo, archevêque de Capoue; Garcia Gill, des Frères prêcheurs, archevêque de Saragosse; Edward Howard, archevêque de Neocesarea, chanoine de Saint-Pierre et suffragant de Frascati; Michele Paya y Rico, archevêque de Santiago-de-Compostelle; Caverot, archevêque de Lyon; Canossa, évêque de Vérone; Luigi Serafini, évêque de Viterbe; Enea Sarretti, secrétaire de la Congrégation des évêques et réguliers; Lorenzo Nina, assesseur de l'inquisition; de Falloux du Coudray, régent de la chancellerie apostolique.

Enfin, dans le consistoire du 23 juin 1877, le pape a créé trois nouveaux cardinaux : M. Kutschker, archevêque de Vienne; M. Mikalovits, archevêque d'Agram (Croatie), et M. Parrochi, archevêque de Bologne.

**CARDIODYNIE** s. f. (kar-di-o-di-nî — du gr. *kardia*, cœur; *odunê*, douleur). Pathol. Douleur ayant le cœur pour siége. ‖ Syn. de CARDIALGIE.

**CARDIONOSE** s. f. (kar-di-o-nô-ze — du gr. *kardia*, cœur; *nosos*, maladie). Pathol. Maladie du cœur en général.

**CARDIOPATHIQUE** adj. (kar-di-o-pa-ti-ke — rad. *cardiopathie*). Méd. Qui se rapporte à la cardiopathie.

**CARDIOPÉRICARDITE** s. f. (kar-di-o-péri-kar-di-te — du gr. *kardia*, cœur, et de *péricardite*). Pathol. Inflammation du cœur et du péricarde.

**CARDIO-PULMONAIRE** adj. (kar-di-o-pulmo-nè-re — du gr. *kardia*, cœur, et de *pulmonaire*). Méd. Qui se rapporte à la fois au cœur et au poumon.

**CARDIOSCLÉROSE** s. f. (kar-di-o-sklé-rô-ze — du gr. *kardia*, cœur; *scléros*, dur). Pathol. Induration du cœur.

**CARDIOSTÉNOSE** s. f. (kar-di-o-sté-nô-ze — du gr. *kardia*, cœur; *stenos*, étroit). Pathol. Rétrécissement du cœur ou de ses orifices.

**CARDIS**, père de Clymène et l'un des descendants d'Hercule Idéen.

**CARDISSA** s. m. (kar-diss-sa). Conchyliol. Genre de mollusques et de coquilles.

**CARDOL** s. m. (kar-dol). Chim. Liquide huileux qu'on retire du péricarpe des noix d'acajou (*anacardium occidentale*).

— **Encycl.** Pour obtenir le *cardol*, on traite le péricarpe de la noix d'acajou par l'éther; on distille, on reprend par l'eau pour dissoudre le tanin, puis on traite le résidu par vingt fois son poids d'alcool; enfin, on met digérer avec de l'hydrate de plomb récemment précipité. Au bout de quelques instants, l'acide anacardique que renferme la noix d'acajou se précipite sous forme d'anacardate de plomb, tandis que le *cardol* reste en dissolution dans la liqueur.

On termine en vaporisant l'alcool et en traitant par une quantité d'eau suffisante pour troubler la liqueur, qui est ensuite additionnée de sous-acétate de plomb. On élimine enfin le plomb au moyen d'acide sulfurique.

Le *cardol* se présente sous la forme d'un liquide jaune, huileux, très-altérable, insoluble dans l'eau, mais soluble dans l'alcool et dans l'éther. Il est sans action sur le papier de tournesol, est très-peu stable et se décompose sous l'influence de la chaleur sans se volatiliser.

M. Stædler attribue au *cardol* la formule suivante : $C^{21}H^{31}O^{2}$. Ce composé est un vésicant très-énergique.

**CARDUNCELLE** s. f. (kar-don-sè-le — dimin. du lat. *carduus*, chardon). Bot. V. CARDONCELLE, au tome III du *Grand Dictionnaire*.

* **CARENTAN**, ville de France (Manche), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. N.-O. de Saint-Lô, sur la Douve, près de l'embouchure de la Taute; pop. aggl., 2,418 hab. — pop. tot., 3,020 hab.

* **CARENTOIR**, bourg de France (Morbihan), cant. et à 7 kilom. de Gacilly, arrond. et à 45 kilom. N.-E. de Vannes; pop. aggl., 454 hab. — pop. tot., 4,589 hab.

**CARESENA**, ancienne contrée d'Asie, limitrophe de la Dardanie, pays de montagnes et parfaitement cultivé. Elle tirait son nom d'un petit fleuve, le *Caresus*, qui se jetait dans l'Esèpe, et renfermait une ville appelée également *Caresus*.

**CARÉTA** s. m. (ka-ré-ta). Nom donné à une voiture de luxe en Russie : *De petits marchands, des employés peu rétribués se retranchent bien des choses pour avoir* CARÉTA, *drochka ou traîneau*. (Th. Gautier.)

* **CARETTE** (Antoine-Ernest-Hippolyte), officier et publiciste français. — M. Carette, qui avait pris part à la révolution de juillet 1830 et dont les idées politiques étaient très-libérales, se porta candidat républicain lors des élections de 1848 pour l'Assemblée nationale, mais il échoua. En 1863, il fut promu colonel, puis nommé directeur des fortifications d'Arras, et il reçut en 1867 la croix de commandeur. En 1868, ayant atteint la limite d'âge, il a été mis à la retraite. Outre les ouvrages de lui que nous avons cités, on doit à ce remarquable officier : *Précis historique sur Hippone* (1838, in-8°); *Du commerce de l'Algérie avec l'Afrique centrale et les Etats barbaresques* (1844, in-8°); *Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie méridionale* (1845, in-8°); *Etude des routes suivies par les Arabes dans la partie méridionale de l'Algérie et la régence de Tunis* (1845, in-8°); *Alger, Tunis, Tripoli et le Fezzan* (1853, in-8°), avec MM. Rozet et Marcel, ouvrage qui fait partie de l'*Univers pittoresque*.

* **CARHAIX**, bourg de France (Finistère), ch.-l. de cant., arrond. et à 47 kilom. E. de Châteaulin, sur une hauteur de la rive gauche de l'Hière; pop. aggl., 2,139 hab. — pop. tot., 2,496 hab. « Carhaix passe pour avoir été, dit M. Ad. Joanne, sous le nom de *Vorganium*, la capitale des *Osismii*, l'un des peuples de l'Armorique qui prirent part à la guerre des Vénètes contre César. La masse de débris antiques qui couvrent pour ainsi dire le sol de Carhaix; sept voies romaines, parfaitement reconnues, qui, rayonnant de cette ville, la mettaient en communication avec les localités les plus importantes du littoral osismien; les médailles du Haut et du Bas-Empire extraites des jardins bordant les murs de l'ancien château, prouveraient que les Romains étaient établis à Carhaix dès le commencement de notre ère. » Au Ve siècle, Ahès, fille de Grallon, changea son nom et l'appela *Ker-Ahès* (ville d'Ahès), d'où s'est formé depuis *Carhaix*, par contraction. Jean de Montfort et Charles de Blois la prirent et la reprirent tour à tour; Du Guesclin s'en empara en 1363; elle fut saccagée par les partisans de Henri IV et par les ligueurs en 1590 et en 1592.

**CARIA**, une des Heures, filles de Jupiter et de Thémis.

**CARIATH**. Mot hébreu qui signifie *ville*. Ce mot entrait dans la composition d'un grand nombre de noms de lieux de la Palestine; nous allons citer les principaux.

**CARIATH**, une des quatorze villes de la deuxième partie de la tribu de Benjamin. — Bourg du même nom, de la tribu de Benjamin, près de Gabaon. ‖ CARIATHA, ville au delà du Jourdain, à 10 milles de Médaba, vers l'O. — Ville de la tribu de Juda. ‖ CARIATHAÏM, ville de la tribu de Nephtali. — Une des quatorze villes de la tribu de Ruben. ‖ CARIATH-ARBÉ ou KIRIATH-ARBA, dans la tribu de Juda, au S. de Jérusalem. Son nom, qui signifie *ville des quatre*, lui vient de ce que les quatre patriarches, Adam, Abraham, Isaac et Jacob, y furent enterrés. Une des plus anciennes villes du monde, elle est appelée aussi Hébron. C'est aujourd'hui *Kabr-Ibrahim*. ‖ CARIATH-IARIM, CARIATH-BAAL ou BALAATH DE JUDA. Cette ville est mentionnée sous le nom de CARIATH-JEARIM, au tome III du *Grand Dictionnaire*, page 392. ‖ CARIATH-HESRON, une des vingt-neuf villes de la première partie de la tribu de Juda. ‖ CARIATH-SEPHER (*ville des lettres*) ou DABIR (*parole*), ville de la tribu de Juda, au S.-S.-O. de Jérusalem.

**CARICATURIER** s. m. (ka-ri-ka-tu-rié — rad. *caricature*). Ecrivain dont les descriptions ne sont que des caricatures : *Tallemant des Réaux est le* CARICATURIER *du* XVIIe *siècle*.

**CARICE**, fille d'Oxylus et d'une hamadryade.

**CARICOLOGIE** s. f. (ka-ri-ko-lo-jî — du lat. *carex*, laîche, et du gr. *logos*, discours). Bot. Description des laîches.

**CARICOU** s. m. (ka-ri-kou). Mamm. Espèce de cerf de la Virginie.

**CARIDE** s. f. (ka-ri-de). Entom. Genre d'insectes coléoptères.

— Arachn. Genre d'arachnides.

— Pathol. Variété de dermatose cancéreuse.

* **CARIGNAN**, petite ville de France (Ardennes), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-E. de Sedan, sur la rive droite de la Chiers; pop. aggl., 1,813 hab. — pop. tot., 2,089 hab. Filatures, fouleries de draps, laminoirs, fabriques de pointes et d'épingles; terre à briques, à tuiles et à poteries. Jusqu'en 1662, cette ville porta le nom d'Yvois (*Epoissium*, *Epusum*, station militaire des Romains). En 955, Yvois appartenait aux archevêques de Trèves; au XVe siècle, elle passa à la maison de Bourgogne, puis à celle d'Autriche. Le traité de Cateau-Cambrésis la donna à l'Espagne. En 1636, elle fut occupée à deux reprises par les Français, et, par le traité des Pyrénées, elle fut définitivement acquise à la France. Louis XIV fit relever ses fortifications, lui accorda divers priviléges et la donna à Eugène-Maurice, fils du prince de Carignan, dont elle prit le nom l'année suivante (1662). En 1769, elle passa dans la maison d'Orléans.

**CARIM-CURINI** s. m. (ka-rimm-ku-ri-ni). Bot. Plante du Malabar.

**CARIM-GOLA** s. m. (ka-rimm-go-la). Bot. Plante du Malabar.

**CARINACÉ, ÉE** adj. (ka-ri-na-sé — rad. *carinaire*). Moll. Qui ressemble à une carinaire.

**CARINULÉ, ÉE** adj. (ka-ri-nu-lé — du lat. *carina*, carène). Bot. Qui porte une petite carène.

**CARION** (Antoine-Jules), homme politique français, né à Dijon en 1815, mort à Bruxelles le 27 juin 1875. Fils d'un imprimeur journaliste qui consacra son talent à la défense des libertés publiques, Carion s'attacha de bonne heure à la cause de la Révolution. Ayant fondé une maison de commerce qui prospéra, jouissant d'une indépendance complète, il fit sous le règne de Louis-Philippe une opposition constante au pouvoir et une active propagande en faveur de la République. En 1847, il fut un des organisateurs du banquet dans lequel Ledru-Rollin annonça le prochain avénement du suffrage universel. Nommé, après la révolution de 1848, sous-commissaire de la République dans la Côte-d'Or et, trois mois plus tard, préfet de la Haute-Saône, il donna sa démission après les journées de juin 1848. De retour dans la Côte-d'Or, il y devint, par son influence et par son activité, un des chefs du parti républicain. A la nouvelle du coup d'Etat du 2 décembre contre la représentation nationale, il organisa la résistance légale; mais il fut arrêté, emprisonné à Dijon, puis transféré à Paris, au fort d'Ivry. Exilé peu après, Carion se retira à Bruxelles, où il fonda une nouvelle maison de commerce et vint en aide, avec une inépuisable générosité, à ses compagnons d'exil. Les deux amnisties de 1859 et de 1869 ne lui firent point reprendre le chemin de la France. Il était encore à Bruxelles lorsque, le 8 février 1871, il fut élu député de la Côte-d'Or à l'Assemblée nationale par 37,724 voix. Il alla siéger à l'extrême gauche et vota constamment avec le groupe de l'Union républicaine. Il vota contre la paix, contre l'abrogation des lois d'exil des Bourbons, contre les prières publiques et la pétition des évêques, contre le cautionnement des journaux, pour le retour de l'Assemblée à Paris, pour le maintien des traités de commerce, pour M. Thiers le 24 mai, fit une opposition incessante au gouvernement de combat, se prononça contre le septennat, pour la proposition Périer et Maleville et vota la constitution du 25 février 1875. Lui qui n'avait jamais désespéré de la liberté, il eut la joie de voir la République reconnue comme gouvernement définitif de la France. Il mourut peu après, emporté par une maladie de cœur.

**CARIOPHYLLINE** s. f. Chim. V. CARYOPHYLLINE, dans ce *Supplément*.

**CARISET** s. m. (ka-ri-zè). Comm. Ancienne étoffe de laine, qu'on appelait aussi RARÈSE.

**CARITH**, ancien torrent de la Palestine, au delà du Jourdain, dans la tribu d'Ephraïm. C'est dans le vallon de ce torrent que se cacha le prophète Elie, fuyant la persécution de Jézabel. Un corbeau lui apportait à manger, dit l'Ecriture.

**CARITHNI**, ancien peuple de la Germanie, placé par Ptolémée entre les Vangiones et les Vispes, du côté de l'Helvétie.

**CARIUS**, fils de Jupiter et de la nymphe Torrébie. Il enseigna la musique aux Lydiens, qui lui élevèrent un temple sur le mont Carius. ‖ Surnom de Jupiter, adoré à Mylasse, en Carie, où ce dieu avait un temple que lui avaient élevé en commun les Lydiens, les Mysiens et les Cariens.

**CARLE** (Pierre-Henri-Louis), publiciste et professeur français, né à Montat, près de Cahors (Lot), en 1822. Lorsqu'il eut terminé ses études au lycée de Toulouse, il fit son droit à la Faculté de cette ville, où il prit le grade de licencié en 1843. En même temps, M. Carle s'occupait d'études philosophiques et historiques, et, dès cette époque, il était amené par la réflexion à adopter des opinions auxquelles il devait rester désormais attaché. Républicain en politique, il était, au point de vue religieux, théiste et partisan de la religion naturelle, considérée non point comme une théorie, mais comme une institution, comme une religion universelle progressive. Voulant rester indépendant, M. Carle se fit professeur libre. Il enseigna la philosophie à Toulouse. Après la chute de Louis-Philippe, il exposa ses idées politiques tant au sein du comité central pour les élections que dans le comité électoral populaire qu'il présidait. Au mois de novembre 1848, il partit pour Paris, où il donna des leçons particulières de philosophie et de droit. A cette époque, les systèmes socialistes les plus divers étaient à l'ordre du jour des discussions. Sans s'attacher à aucun, M. Carle les étudiait sans parti pris, ayant uniquement en vue de chercher une organisation économique plus conforme aux principes de la justice. Il se lia alors avec Pierre Leroux, Cabet et autres réformateurs en renom. Arrêté, en 1849, avec le docteur Bertillon et quelques amis, il fut presque aussitôt relâché. En 1850, il épousa Mlle de Barbe, fille d'un ancien secrétaire de Saint-Simon; mais il devint veuf au bout de trois années. Après le coup d'Etat de 1851, il n'échappa que par un heureux hasard à la proscription. Tout en continuant son enseignement libre, M. Carle fut attaché en 1854, comme professeur, à l'Ecole supérieure polonaise du boulevard Montparnasse. Il y professa jusqu'en 1863, époque où le départ de la jeunesse polonaise pour affronter une lutte désespérée contre la Russie commença à désorganiser les cours de l'Ecole, aujourd'hui disparue. Vivement frappé de l'état de décadence morale dans lequel était tombée la France depuis l'odieux attentat du 2 décembre 1851, voyant d'autre part une absence de lien moral entre les différents éléments du parti démocratique, M. Carle se mit à rechercher les moyens de remédier à cet attristant état de choses. Convaincu, avec les hommes les plus éminents de notre époque, que la Renaissance, la Réforme et la philosophie du XVIIIe siècle avaient frayé les voies à une transformation morale et religieuse, appelée à donner un fondement inébranlable à la transformation politique et sociale, il était arrivé, d'un autre côté, à la conviction que toute une série de penseurs, depuis Descartes, avait préparé l'ère d'une rénovation religieuse rationnelle, dans laquelle la religion apparaîtra comme un fait humain dégagé de tout merveilleux et de toute immixtion sacerdotale. Ce fut pour préparer la réalisation pratique de cette conception que M. Carle prit, avec quelques amis, l'initiative de l'Alliance religieuse universelle, dont les principes ont été exposés dans plusieurs brochures, ainsi que dans la revue intitulée d'abord l'*Alliance religieuse universelle*, puis la *Libre conscience*. Nous avons parlé ailleurs (v. LIBRE CONSCIENCE, tome X) de cet intéressant recueil mensuel, dont le premier numéro parut le 15 avril 1865 et qui a duré jusqu'en 1873. M. Carle fut le rédacteur en chef et l'âme de cette revue, dans laquelle il a fait preuve d'un talent aussi élevé que vigoureux. Quant à l'Alliance universelle, elle a reçu l'adhésion d'hommes tels que Victor Hugo, Michelet, Quinet, Bancel, Barni, Despois, le général Mierolawski, etc. En 1870, sur la proposition de M. Carle, le comité de l'Alliance prit l'initiative du Congrès philosophique international des théistes, qui se réunit dans la salle Sax, à Paris, et dont les séances furent interrompues par la guerre, après le 15 juillet 1870. L'Alliance polonaise de toutes les croyances, dont le principal promoteur fut M. Jean Czynski, fut fondée en 1863 par des amis de M. Carle et s'inspira de principes analogues à ceux de l'Alliance universelle. On doit à M. Henri Carle : *Alliance religieuse universelle, essai sur les moyens de rapprocher toutes les croyances, toutes les doctrines et de les ramener à l'unité* (1860, in-8°); *Crise de croyances, M. Renan et l'esprit de système, Henri Martin, Jean Reynaud et la tradition* (1864, in-12); *Recueil de compositions pour le baccalauréat* (1864, in-12), recueil d'articles relatifs à la situation religieuse actuelle; *Almanach de la conciliation des croyances* (1865, in-32); *Almanach de la libre conscience* (1870, in-32); *Réponse à M. Dupanloup*, parallèle entre les doctrines de Rome et le théisme moderne (1867, in-18); *Qu'est-ce que la théophilanthropie?* par Chemin, avec une introduction de H. Carle (1868, in-16). M. Carle a collaboré enfin au *Républicain* de Cabet, à la *Vie humaine* de Riche-Gardon, à la *Pologne* de Jean Czynski.

* **CARLETON** (William), romancier irlandais. — Il est mort à Dublin en 1869.

**CARLINGUE** adj. et s. (kar-lain-ghe). S'est dit quelquefois pour CARLOVINGIEN.

**CARLINO** s. m. (kar-li-no). Monnaie d'or, dont le nom francisé est CARLIN.

**Carliste** (INSURRECTION). V. ESPAGNE, dans ce *Supplément*.

**CARLOS (SAN-)** ou **ANCUD**, ville et port du Chili, dans l'île de Chiloé. V. ANCUD, dans ce *Supplément*.

**CARLOS** (DON Charles-Marie-de-los-Dolorès-Jean-Isidore-Joseph-François-Quirin-Antoine-Michel-Gabriel-Raphaël DE BOURBON, dit **Don**), infant d'Espagne, s'intitulant **duc de Madrid** et **Charles VII**, né le 30 mars 1848. Petit-fils de don Carlos, qui fomenta la guerre civile en Espagne, à la mort de son frère, Ferdinand VII, pour enlever le trône d'Espagne à la jeune Isabelle, il est fils de l'infant don Juan et de l'archiduchesse Marie-Béatrice, fille de François IV, duc de Modène. Lorsque le fils aîné de don Carlos, le comte de Montemolin, eut envoyé à Isabelle II son abdication afin de sortir de prison (1860), son frère don Juan revendiqua ses prétendus droits au trône d'Espagne et abdiqua, en 1868, en faveur de son fils don Carlos, alors âgé de vingt ans. Ce jeune homme, qui fait l'objet de la présente notice, fut élevé par sa famille dans les pures traditions de l'absolutisme monarchique et clérical. Il habita longtemps l'Angleterre, visita la France, l'Allemagne et il épousa à Frohsdorf, en février 1867, la nièce du comte de Chambord, la princesse Marguerite, fille du duc de Parme, née le 1er janvier 1847, et dont il a eu deux filles et un fils, Jacques, né en 1870. Lorsque, en 1868, son père abdiqua en sa faveur, Isabelle venait d'être renversée du trône d'Espagne, qui devenait vacant. Elle était tombée pour avoir voulu entrer dans la voie de l'absolutisme, et la révolution s'était faite au nom de la liberté. Le moment était mal choisi, pour un prétendant qui représentait l'absolutisme sous sa forme la plus grotesque et la plus odieuse, de poser sa candidature au trône. Le jeune don Carlos éprouva néanmoins le besoin d'affirmer « ses droits » et de donner au peuple espagnol un avant-goût séduisant du bonheur dont il jouirait lorsqu'il aurait mis la main sur cette couronne qui lui appartenait envers et contre tous. Dans une lettre adressée, au mois de juin 1869, à son frère Alphonse et publiée comme un manifeste, don Carlos s'engageait à donner à l'Espagne un roi véritablement roi, la liberté, qu'il définissait le règne des lois quand ces lois sont conformes au droit divin, l'abolition du principe de la souveraineté du peuple, etc. Ce programme eût été complet si, par inadvertance sans doute, le prétendant n'avait oublié de promettre au peuple de lui rendre les félicités suprêmes de l'inquisition. Ce manifeste, aux séductions irrésistibles, eut auprès des classes éclairées le sort qu'il méritait; mais la plus grande partie du clergé espagnol reconnut à ce langage l'idéal du monarque rêvé, et don Carlos ne tarda pas à voir surgir des partisans dans le nord de l'Espagne, où vivaient encore les souvenirs du carlisme et dont la population était l'instrument aveugle et docile du clergé. L'avénement au trône d'Amédée (décembre 1870) vint ajourner les espérances de don Carlos. Mais le fils de Victor-Emmanuel était un étranger pour l'Espagne et ne pouvait prendre racine. Don Carlos résolut alors de fomenter une insurrection et de déchaîner sur son pays toutes les horreurs de la guerre civile. Cette insurrection éclata en avril 1872 et prit un rapide développement. Le frère du prétendant, le jeune don Alphonse, nommé commandant en chef des insurgés de Catalogne, lança, vers la fin d'avril, un appel aux armes, dans lequel il engagea les « Catalans et les fiers Espagnols » à chasser l'étranger et à rendre à l'Espagne « la liberté chrétienne, » telle que l'avait définie son frère.

Le 2 mai 1872, don Carlos entra en Espagne, par Vera, d'où il adressa au peuple et à l'armée des proclamations signées : « Votre roi, Carlos. » « Je viens consacrer ma vie à votre bonheur, y disait-il; je viens pour vous sauver, pour développer votre bien-être, votre importance dans le monde et votre indépendance nationale... Rallions-nous à ce cri : « A bas l'étranger !... » Je mettrai mon bonheur à souffrir toutes vos fatigues. » Deux jours après, il était à Oroquieta avec une bande de carlistes, lorsque le général Moriones, à la tête d'un corps de troupes, l'attaqua tout à coup. Aux premiers coups de fusil, don Carlos disparut emporté à fond de train par un cheval pur sang, et l'on apprenait, peu après, qu'il avait repassé la frontière de France. Moriones fit à Oroquieta environ 700 carlistes prisonniers. Cet échec et la disparition de Carlos ne découragèrent point les insurgés, qui continuèrent à se former en bandes, espérant trouver une aide indirecte dans un soulèvement de républicains fédéraux dans le Midi, soulèvement dont il était question. Pour accroître ses partisans, don Carlos adressa de la frontière d'Espagne, le 16 juillet 1872, aux Catalans, Aragonais et Valenciens une proclamation dans laquelle il leur annonça qu'il leur rendait les fueros, supprimés sous son illustre aïeul, Philippe V, que la Révolution était épouvantée et que le jour était proche où ses plus ardents désirs seraient réalisés. A cette époque, les exploits des carlistes consistaient à intercepter les convois, à brûler les gares de chemins de fer, à arrêter les trains, à rançonner les voyageurs, à faire des enrôlements de force, le tout pour le plus grand bonheur de l'Espagne et la plus grande gloire de son roi *in partibus* qui, de l'étranger, envoyait des armes et des munitions. Dans cette guerre de brigands, le curé Santa-Cruz se signalait tout particulièrement par l'ardeur de son zèle et par sa férocité. A la fin de 1872, une recrudescence se manifesta dans l'insurrection carliste; don Carlos lança une nouvelle proclamation et fit annoncer, par une lettre de son secrétaire, qu'il condamnait le projet d'abolition de l'esclavage à Cuba, ce qui n'avait rien que de très-naturel de la part du représentant du droit divin. En même temps, don Alphonse, frère de Carlos, allait prendre le commandement des forces carlistes en Catalogne. Le 10 février 1873, le roi Amédée, comprenant qu'il lui était impossible de rétablir la paix en Espagne, abdiqua, et la République fut proclamée. Les espérances du prétendant ne firent alors que s'accroître. Il parvint à négocier un emprunt avec des capitalistes anglais; il fit faire des enrôlements en France dont la frontière lui était ouverte; il réussit, grâce à la protection occulte de quelques amis influents, à empêcher qu'on ne mît à exécution un arrêté, signé à Versailles le 27 octobre 1872, et qui l'expulsait du territoire français; enfin, sa femme, qui habitait une maison de campagne près de Genève, y réunissait des armes, des munitions et même de l'artillerie, qu'elle expédiait aux carlistes en leur faisant prendre la route de la France. Pendant ce temps, Dorregaray, Ollo, Saballs, Tristany, les principaux chefs carlistes, s'attachaient à soumettre les provinces du Nord. Au mois de mai, le prétendant écrivit à Dorregaray une lettre pour le féliciter de ce qu'il appelait la victoire d'Eraul. Il lui exprimait le désir ardent, qu'il lui eût été si facile de réaliser, puisqu'il était constamment à la frontière, de partager les rudes fatigues de la guerre, et lui annonçait son projet « d'anéantir à jamais la Révolution. »

Lorsque éclata l'insurrection cantonaliste dans le midi de l'Espagne, don Carlos, voyant la terrible situation dans laquelle se trouvait le gouvernement républicain de Madrid, pensa que jamais meilleure occasion ne pouvait s'offrir à lui pour s'emparer du trône. Le 15 juillet 1873, il traversa la frontière et il arriva le lendemain à Zugarramundi, où l'attendaient le marquis de Valdespina et Lizarraga. Peu après, Estella tombait au pouvoir des carlistes et devenait le quartier général de don Carlos, qui se faisait appeler le roi Carlos. Les chefs carlistes poursuivirent avec une nouvelle ardeur leurs opérations de guerre dans la Navarre, la Biscaye et dans la Catalogne. La petite armée républicaine qui opéra contre eux éprouva un assez grave échec en novembre 1873. Le 3 janvier 1874, à la suite du coup d'Etat de Pavia, le plus noble représentant de la République en Espagne, Castelar, fut renversé du pouvoir, qui passa entre les mains du maréchal Serrano, devenu dictateur. La prise de Carthagène, qui vint mettre fin à l'insurrection des intransigeants, permit enfin au gouvernement de concentrer ses forces contre l'insurrection carliste, qui s'était considérablement étendue. Don Carlos, devenu maître de Portugalète et d'une grande partie de la Biscaye, voulut s'emparer de Bilbao, qu'il fit bloquer. Envoyé au secours de cette ville, le général Moriones s'empara de Somorostro, mais vint se heurter, les 24 et 25 février, devant les formidables retranchements carlistes de San-Pedro-d'Abanto et dut battre en retraite. Don Carlos somma alors le général Castillos de rendre Bilbao, mais celui-ci répondit par un refus. Au mois d'avril, don Carlos constitua sa cour et son ministère, comprenant le maréchal Elio à la guerre, l'amiral Vinalet aux affaires étrangères et le comte del Pinar à l'intérieur et aux finances. Ce même mois, Serrano, ayant réorganisé et augmenté l'armée du Nord, dont le maréchal Concha reçut le commandement, se rendit lui-même à cette armée, afin d'enlever les positions des carlistes, devant lesquelles Moriones avait échoué, et de débloquer Bilbao. Grâce à un mouvement tournant exécuté par Concha pendant que, le 28 avril, Serrano faisait attaquer les hauteurs de Somorostro, les carlistes durent évacuer leurs positions, battre en retraite, et Bilbao fut débloqué le 1er mai. Don Carlos n'avait point assisté à ces dernières opérations. Quelques jours avant cette bataille, il avait quitté son armée avec 1,000 hommes et s'était mis en sûreté à Durango. De là, il adressa à son armée une proclamation remplie de fanfaronnades selon son habitude, la félicita de sa retraite et lui annonça que, sous peu, elle « promènerait ses drapeaux triomphants de Vera à Cadix, pour se porter ensuite sur les points où la Révolution et l'impiété voudraient lui offrir la bataille. » Cependant, le maréchal Concha suivait les carlistes battant en retraite, en se proposant d'enlever Estella, leur place d'armes et leur centre d'approvisionnement. Après les avoir contraints d'évacuer la Biscaye, il pénétra en Navarre et trouva la mort à Muro, en attaquant les lignes qui protégeaient Estella et en mettant les carlistes en déroute (26 juin 1874). La mort de cet habile général vint suspendre les opérations et donner à don Carlos un nouvel espoir et une nouvelle dose de cette infatuation extraordinaire qui est un des traits saillants de son caractère. Au mois de juillet, il adressa un nouveau manifeste aux Espagnols pour leur annoncer qu'il avait entrepris de régénérer la patrie, qu'il ne ferait ni un pas plus en avant ni un pas plus en arrière que l'Eglise de Jésus-Christ, et que, si le cri de rébellion continuait, il l'étoufferait par l'explosion de ses canons. Le mois suivant, il adressa une proclamation aux puissances chrétiennes. A cette époque, il fut rejoint en Espagne par le fils de l'ancien duc de Parme, par les comtes Caserta et Bari, et il reçut une lettre de félicitation du comte de Chambord.

Bien qu'il fût parvenu à réunir une véritable armée, don Carlos se trouvait toujours cantonné dans la Biscaye et dans la Navarre, épuisées par les réquisitions et par la guerre, lorsque, à la suite d'un nouveau pronunciamiento, Serrano fut renversé du pouvoir et Alphonse XII, fils de l'ex-reine Isabelle, fut proclamé roi d'Espagne (30 décembre 1874). Don Carlos, à cette nouvelle, lança un nouveau manifeste (6 janvier 1875). Après avoir déclaré qu'il était la légitimité et qu'il contemplait avec une profonde douleur l'attitude de son cousin Alphonse, il annonça que, appelé à tuer la Révolution dans son pays, il la tuerait. Au mois de juin suivant, il promulgua un code pénal dans lequel il frappait de la peine des travaux forcés dans un bagne tout individu qui tenterait d'abolir et de changer en Espagne la religion catholique.

Cependant la guerre civile continuait. Quesada, mis à la tête de l'armée alphonsiste, battait à diverses reprises les carlistes en Biscaye, dans l'Avala et dans la Rioja. Une grande lassitude commençait à se manifester parmi les soldats du grand pourfendeur de la Révolution. La Seu d'Urgel tombait au pouvoir des alphonsistes; Cabrera se prononçait en faveur du fils d'Isabelle; Lizarraga était disgracié et accusé de trahison. Don Carlos fit un appel à ses amis de France; l'argent, ce nerf de la guerre, commençait à lui manquer. Les députations carlistes, réunies à Durango en novembre 1875, lui déclarèrent qu'il n'y avait plus de ressources pour continuer la résistance, et les défections commencèrent. A cette époque, les carlistes, chassés de Valence, de l'Aragon, de la Catalogne, entamés en Biscaye et dans l'Avala, n'étaient plus forts que dans le Guipuzcoa et dans une partie de la Navarre. Entourés par des forces supérieures qui se resserraient autour d'eux, ils se trouvaient dans une position des plus critiques. Sur ces entrefaites, le gouvernement des Etats-Unis ayant fait des réclamations au cabinet de Madrid au sujet d'un incident survenu à Cuba, don Carlos écrivit à Alphonse XII une lettre pleine de jactance dans laquelle il lui proposait une trêve si la guerre venait à éclater avec les Etats-Unis. Cette proposition de trêve, dans la situation où il se trouvait, fut jugée comme elle le méritait, et sa lettre ridicule resta sans réponse. Au mois de janvier 1876, la position de don Carlos devenait désespérée. Il n'en écrivait pas moins au général Elio qu'il promènerait son drapeau triomphant à travers toute l'Espagne, renversant tous les obstacles. Au mois de février, Estella se rendit, et Tolosa, le dernier boulevard du carlisme, tomba entre les mains de Moriones. Au lieu d'une résistance désespérée, les troupes carlistes s'évanouissaient en quelque sorte. Don Carlos disparut. Il parvint à s'échapper par l'étroite ouverture laissée libre sur la frontière, entre les forces de Martinez Campos, du côté de Vera, et les troupes qui, parties d'Estella, s'avançaient vers le nord, et arriva en France. Au bout de quatre années, l'insurrection carliste était enfin vaincue (28 février 1876). Don Carlos n'avait pas réussi, comme il l'avait annoncé, à tuer la Révolution; mais, en revanche, il avait fait tuer un grand nombre d'Espagnols, ravagé et épuisé des provinces et contribué à la ruine de son pays. Avant de passer la frontière, il avait adressé à ses partisans une proclamation dans laquelle il déclarait qu'il « renonçait à faire le bonheur de l'Espagne. »

Don Carlos se rendit à Pau, où il fit paraître deux nouvelles proclamations, l'une aux Espagnols, l'autre à son armée (1er mars). Il partit ensuite pour Paris, d'où il gagna l'Angleterre. Quelques mois plus tard, il fit un voyage au Mexique et aux Etats-Unis, puis il revint en France, qu'il a quittée de nouveau en février 1877, pour se rendre en Russie.

* **CARLSKRONA** ou **CARLSCRONA**, ville forte de Suède (Gothie), sur la Baltique; 17,000 hab. Station principale de la flotte, elle est remarquable par la beauté de son port, par ses docks creusés dans le roc, par ses chantiers et ses fortifications.

* **CARLSRUHE** ou **KARLSRUHE**, ville d'Allemagne, capitale du grand-duché de Bade et résidence du grand-duc, à 6 kilom. du Rhin; 37,000 hab. Tabac, machines, rubans de soie, produits chimiques et papier.

* **CARLSTAD**, ville de Suède, dans la Suède proprement dite, sur le lac Wener, à l'embouchure de la Blara; 5,750 hab.

**CARLSTADT**, place forte des Etats autrichiens, sur la Dobra, à 49 kilom. S.-O. d'Agram; 8,000 hab. Arsenal; évêché grec orthodoxe.

**CARLSTADT**, ville de Bavière, dans la basse Franconie, à 24 kilom. N.-O. de Wurtzbourg; 3,000 hab. C'est la patrie d'André Bodenstein, plus connu sous le nom de Carlostadt.

* **CARLUX**, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 17 kilom. E. de Sarlat; pop. aggl., 381 hab. — pop. tot., 1,017 hab. Restes d'un château, d'une église et d'un ermitage.

**CARMANOR**, pontife crétois, père d'Eubulus et de Chrysothémis. C'est lui qui purifia Apollon et Diane du meurtre du serpent Python.

**CARMATHES** s. m. pl. (kar-ma-te). Nom donné aux partisans du sectateur musulman Carmath.

* **CARMAUX**, bourg de France (Tarn), ch.-l. de cant., arrond. et à 16 kilom. d'Albi; pop. aggl., 4,367 hab. — pop. tot., 5,010 hab. Mines de houille exploitées depuis plusieurs siècles. « La concession s'étend, dit M. Ad. Joanne, sur une superficie de 80 kilom. carrés; mais toutes les mines ouvertes jusqu'à ce jour sont groupées dans un espace de 2 kilom. de longueur sur 1,500 mètres de largeur. Dans cet espace (300 hectares de superficie), on a reconnu la présence de cinq couches de houille d'une épaisseur moyenne de 3 mètres. Sept fosses sont en exploitation; elles donnent annuellement environ 1,125,000 quintaux métriques de houille, représentant une valeur totale de 1,500,000 fr. »

* **CARME** (pays de), petite région de l'ancienne Lorraine, située partie dans le département de la Meuse, canton de Saint-Mihiel; partie dans le département de la Meurthe, canton de Domèvre, qui appartient aujourd'hui au département de Meurthe-et-Moselle. C'est le *Carmensis ager* des Latins. Les lieux principaux étaient Bouconville et Mandre-aux-Quatre-Tours.

**CARMÉ**, mère de Britomartis, qu'elle eut de Jupiter. Les auteurs la font fille tantôt d'Eubulus, tantôt de Phénix et de Cassiopée, tantôt d'Ogygès, et la Crète, la Phénicie, la Béotie et l'Attique lui sont tour à tour données pour lieu de naissance.

**CARMELUS**, divinité syrienne dont parle Tacite. Elle était adorée sur la montagne du même nom (mont *Carmel*) et n'avait pas de temple, mais seulement un autel sur lequel on lui offrait des victimes. Suétone rapporte que Vespasien y sacrifia lorsqu'il vint faire la guerre aux Juifs révoltés.

**Carmen**, opéra-comique en quatre actes, livret de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Georges Bizet; représenté au théâtre national de l'Opéra-Comique le 3 mars 1875. Le sujet de la pièce est tiré de la nouvelle de Mérimée portant le même titre. L'opéra de M. Bizet renferme de beaux fragments, mais l'étrangeté du sujet l'a lancé dans la bizarrerie et l'incohérence. Au premier acte, la scène se passe à Séville, devant la porte d'une manufacture de tabac près de laquelle est un corps de garde. Une jeune fille, Micaëla, se présente et demande à parler au brigadier don José, son compa-

gnon d'enfance et son fiancé. Les cigarières sortent de la fabrique, la cigarette aux lèvres, et se mêlent effrontément à la troupe des soldats. Carmen paraît bientôt; c'est une fille de joie. Les soldats l'entourent et c'est à qui sollicitera ses faveurs :

Carmen, sur tes pas nous nous pressons tous;
Carmen, sois gentille; au moins réponds-nous,
Et dis-nous quel jour tu nous aimeras!

CARMEN.

Quand je vous aimerai? Ma foi, je ne sais pas;
Peut-être jamais, peut-être demain...
Mais pas aujourd'hui, c'est certain.

Tel est le ton de la pièce. Carmen chante une *habañera*, chanson espagnole : *L'amour est enfant de bohême*, etc. Elle regarde don José, va droit à lui et lui lance un bouquet qu'elle a détaché de son corsage. Voilà cet homme, à partir de ce moment, pris d'une passion insensée pour cette vile créature, et, pendant quatre actes, il deviendra successivement, et presque sans remords, parjure, déserteur, bandit, voleur, contrebandier, assassin. Cependant Micaëla lui remet une lettre de sa mère, et de sa part, naïvement, trop naïvement même pour les convenances dramatiques, lui donne un baiser que José veut bien lui rendre; comme si une mère pouvait charger une jeune fille de donner la première un baiser à son fiancé! Mais il s'agit bien de convenances dans le théâtre contemporain! Il faut reconnaître, pour être juste, que don José sent sa passion fléchir en présence de l'honnête et pure villageoise. Mais cela ne dure que le temps de chanter un duo. Un tumulte épouvantable survient : c'est la Carmencita qui s'est battue avec ses compagnes et a blessé l'une d'elles. L'officier Zuniga la fait arrêter, et on lui lie les mains pendant qu'elle chante une séguedille et donne rendez-vous à son amant à l'auberge de Lillas Pastia. Restée seule avec don José, celui-ci délie les cordes qui lui serrent les mains, et, lorsqu'elle est emmenée par les soldats, elle les bouscule et s'échappe en riant aux éclats. Tel est le premier acte.

Le deuxième se passe chez Lillas Pastia. Des officiers sont à table avec Carmen, Frasquita, Mercédès et d'autres bohémiennes. Elles montent sur les tables, elles fument et dansent naturellement. L'officier Zuniga, le même qui avait fait arrêter Carmen, est dans les meilleurs termes avec sa prisonnière. Arrive le torero Escamillo, lequel, à son tour, s'empare du cœur de la bohémienne. Et de trois! En deux actes, c'est beaucoup. Le dancaïre propose ensuite un coup à faire, et, les soldats partis, cette aimable société lui offre le concours de ses talents dans un quintette mouvementé. Don José vient rejoindre Carmen au rendez-vous qu'elle lui a donné au premier acte. Le clairon a beau sonner la retraite, la sirène le retient, et, comme le brigadier veut partir, elle se fâche en ces termes :

Ah! j'étais vraiment trop bête!
Je me mettais en quatre et je faisais des frais;
Je chantais, je dansais;
Je crois, Dieu me pardonne,
Qu'un peu plus je l'aimais!
Ta ra ta ta!... C'est le clairon qui sonne;
Ta ra ta ta!... Il part... il est parti!
Va-t'en donc, canari!
Tiens, prends ton shako, ton sabre, ta giberne,
Et va-t'en, mon garçon, retourne à la caserne!

Don José, séduit par tant d'éloquence, jure à Carmen un éternel amour, consent à déserter, et il part en compagnie avec les bohémiens. Au troisième acte, les contrebandiers célèbrent par leurs chants la gloire de leur état. Ils profèrent des maximes sur l'inconstance de la fortune. Carmen et ses compagnes se tirent les cartes. Micaëla tente un dernier effort pour arracher don José à sa vie d'aventures. Elle lui apprend que sa mère veut le voir, lui pardonner avant de mourir. Les scènes dans lesquelles paraît Micaëla sont touchantes et intéressantes. Quoique semblant calquées sur des scènes analogues de *Robert le Diable*, elles sont accueillies avec un soupir de satisfaction par le spectateur. Mais don José est jaloux du toréador. Il s'est aperçu que Carmen le lui préférait. Il part cependant avec Micaëla, mais la rage dans le cœur et jurant de se venger d'Escamillo, qu'il a voulu tuer, et de Carmen, qu'il tuera au dernier acte. En effet, et pour terminer l'analyse de ce singulier poëme d'opéra-comique, au dernier acte, Escamillo, ayant près de lui Carmen radieuse, se dispose à combattre dans les courses de taureaux et entre dans le cirque. Don José paraît; il veut emmener Carmen. Celle-ci résiste aux prières, aux menaces. Elle déclare qu'elle aime le toréador, et, au moment où, l'entendant acclamé par la foule, elle s'élance vers la porte du cirque, don José la frappe d'un coup mortel, et la toile tombe après ces mots :

Vous pouvez m'arrêter...
C'est moi qui l'ai tuée!
Ah! Carmen! ma Carmen adorée!

La recherche du pittoresque et la couleur locale ont trop préoccupé M. Bizet dans cet ouvrage. En second lieu, il a voulu donner des gages aux doctrinaires qui s'intitulent les apôtres de la musique de l'avenir, en rompant avec ce qu'on regardait jusqu'ici comme les traditions du goût, la satisfaction de l'oreille, l'harmonie dans le sens concret et spécial du mot. Enfin, lorsqu'il s'est résigné à rester lui-même, c'est-à-dire un musicien très-bien doué, ayant fait de fortes études, possédant l'art d'écrire, ayant les qualités propres au compositeur français, la clarté, le tour mélodique, le goût, l'esprit, la sensibilité, il a su tirer de ce livret, aussi mauvais dans le fond que dans la forme, des idées musicales d'une valeur réelle et qui pourront survivre à la pièce.

Laissant dans les ombres de la musique « sans avenir » de trop longues pages de la partition, nous appellerons l'attention du lecteur sur les passages suivants :

Dans le premier acte, le chœur en *mi* majeur :

Il y sera quand la garde montante
Remplacera la garde descendante;

la chanson espagnole : *L'amour est un oiseau rebelle;* le duo de Micaëla et de don José : *Parle-moi de ma mère.* Dans le deuxième acte, la chanson bohême : *Les tringles des sistres tintaient;* le petit chœur en *ut : Vivat le torero!* les couplets du toréador; l'allegretto du duo de Carmen et de don José : *Si tu m'aimais, là-bas tu me suivrais;* l'allegretto de Carmen : *Bel officier.* Dans le troisième acte, le chœur : *Sans souci du soldat;* le trio des cartes; l'air de Micaëla : *Je vais voir de près cette femme;* la phrase : *Je te tiens, fille damnée!* dans le finale; enfin, au quatrième acte, l'allegro du duo final : *Mais moi, Carmen, je t'aime encore!*

Distribution : Don José, Lhérie; Escamillo, Bouhy; le dancaïre, Potel; le Remendado, Basnolt; Zuniga, Dufriche; Moralès, Duvernoy; Lillas Pastia, Nathan; un guide, Teste; Carmen, Mme Galli-Marié; Micaëla, Mlle Chapuy; Frasquita, Mlle Ducasse; Mercédès, Chevalier.

* **CARMENTA.** — C'était la principale des *Camenæ* latines. Suivant Denys d'Halicarnasse, son vrai nom était Nicostrata, et elle ne portait celui de Carmenta que comme prophétesse. Du reste, cette dénomination de Carmenta, donnée comme nom propre, n'était qu'une autre forme du mot *camena*, qu'on rencontre aussi sous celles de *carmena*, *casmena*, *camasena*, *camesena*, *camesa*, etc., pour désigner des sibylles, des prophétesses.

**CARMENTINE** s. f. V. CARMANTINE, au tome III du *Grand Dictionnaire.*

**CARMON** s. m. (kar-mon). Ichthyol. Poisson qu'on trouve dans les rivières de la côte d'Or.

* **CARMOUCHE** (Pierre-François-Adolphe), auteur dramatique français. — Il est mort en décembre 1868.

**CARMUFELLIQUE** adj. (kar-mu-fèl-li-ke). Chim. Se dit d'un acide qui résulte de l'action de l'acide azotique sur l'extrait aqueux des clous de girofle.

— **Encycl.** Pour préparer cet acide, on traite par l'acide azotique du commerce l'extrait aqueux des clous de girofle. On reprend la liqueur, on concentre au moyen d'une douce chaleur, et, par refroidissement, il se dépose des écailles jaunes qui constituent l'acide *carmufellique.* Cet acide est insoluble dans l'eau froide, dans l'alcool et dans l'éther, mais il se dissout facilement dans l'eau bouillante et dans les alcalis. On ne peut pas le distiller sans amener sa décomposition. On connaît quelques-uns de ses sels, qui se présentent soit en masses gélatineuses, soit en masses floconneuses.

**CARNABON** ou **CARNOBUTA**, roi des Gètes, qui accueillit Triptolème dans ses Etats, lorsque celui-ci parcourait la terre, sur l'ordre de Cérès, pour enseigner aux humains l'art de l'agriculture. Par la suite, Carnabon ayant tué un des dragons du char de Triptolème, afin de retenir ce dernier auprès de lui, Cérès envoya un autre dragon à Triptolème et inspira à Carnabon une telle fureur qu'il se tua lui-même. Carnabon fut placé par Cérès parmi les étoiles, conjointement avec le dragon, et il devint la constellation du Serpentaire.

* **CARNAC**, bourg maritime de France (Morbihan), canton et à 17 kilom. de Quiberon, arrond. et à 44 kilom. S.-E. de Lorient; pop. aggl., 603 hab. — pop. tot., 2,823 hab. Un savant celtophile, M. Miln, dans une communication des plus intéressantes adressée à la Société des antiquaires de Glascow, annonce qu'il a découvert, il y a quelques mois, près des monuments druidiques de Carnac (Morbihan), au pied du monticule connu sous le nom de *Galgal-Saint-Michel*, des antiquités gallo-romaines présentant la forme d'habitations complètes, avec des peintures à fresque et des mosaïques. Le Galgal ou mont Saint-Michel, sorte de tumulus allongé, haut de 20 mètres, long de 80, se compose de pierres de la grosseur d'un pavé, sans terre ni ciment. Situé au sud des alignements du Ménec, il est à peu près parallèle aux avenues de menhirs ou pierres droites de Carnac. C'était un lieu de sépulture dont l'origine est inconnue, mais dont l'âge est antérieur à l'époque gallo-romaine. Il résulte des fouilles entreprises en 1875 par M. Miln qu'une bourgade romaine assez étendue existait au pied même du mont Saint-Michel, à 1 kilomètre de Bocenos, petit village voisin de Carnac. L'archéologue écossais déterra, après trois jours d'exploration, les fondements en granit d'une villa gallo-romaine du IIe siècle, composée de trois pièces, et dans laquelle il recueillit des ossements d'animaux, du verre, des instruments en silex, des médailles, une bague en bronze, des poteries de l'époque des dolmens, d'une couleur gris bleu, et des poteries de l'époque gallo-romaine, une petite tête en terre de pipe, détachée d'une statuette, des tuiles, des pinces de fer. Les murs de la villa avaient 2 pieds d'épaisseur; le pavé était de chaux mêlée avec des cailloux. En continuant ses fouilles, M. Miln mit au jour une rue entière, ainsi que les murs d'enceinte de la bourgade gallo-romaine.

Une des maisons de cette rue était ornée, à l'intérieur, de peintures sur plâtre fort soignées et de jolis coquillages. Une galerie partant de cette habitation conduisait à une salle de bains, dont les tuyaux de plomb tiennent si fortement au ciment, qu'on ne pourrait les enlever sans détruire la maçonnerie. Une autre galerie donnait accès à un petit temple avec un autel en pierre, sur lequel on trouva quatre statuettes de Vénus, les têtes de quatre autres déesses, deux Latones assises dans des fauteuils et allaitant des enfants, un sifflet fabriqué avec une dent d'ours. On dégagea une autre maison qui avait des conduits pour le chauffage sous le plancher. Les murs de ces habitations étaient tous parfaitement conservés; ils étaient formés de petits carrés de granit taillés de même dimension et alternés par des tuiles rouges. Les parquets étaient pavés avec des morceaux de quartz blanc. Aucun archéologue n'avait encore entrepris à Carnac des fouilles aussi importantes que celles que M. Miln vient d'exécuter à ses frais, et qui ont donné de si beaux résultats. Le nombre des monticules qu'il a fait ouvrir dans les champs autour de Bocenos s'élève à dix. Un antiquaire français et un artiste ont aidé M. Miln dans ces intéressantes recherches pendant plus d'une année.

**CARNANDET** (Jean-Baptiste), littérateur et bibliophile français, né à Baigneux-les-Juifs (Côte-d'Or) en 1820. Il termina ses études à Paris, puis il fut, pendant un certain nombre d'années, bibliothécaire de la ville de Chaumont. M. Carnandet a créé ou dirigé plusieurs journaux, l'*Union de la Haute-Marne*, la *Revue du mouvement catholique*, la *Semaine religieuse du diocèse de Langres*, l'*Indépendant de l'Est*, le *Bulletin des comices agricoles de la Haute-Marne*, etc., et il a collaboré à d'autres journaux religieux de Paris et de la province. En outre, il a publié un certain nombre d'écrits : *Notice sur le bréviaire d'Abailard* (1855, in-8°); *Notice historique sur Edme Bouchardon* (1855, in-8°); *Tablettes historiques du département de la Haute-Marne* (1856, in-8°); *Notes et documents pour servir à l'histoire de Châteauvillain* (1856, in-8°); *Une solution de la question romaine* ou la *Papauté et la liberté* (1860, in-8°); *Géographie historique, industrielle et statistique du département de la Haute-Marne* (1860, in-12); *Recherches sur les périodes de la Haute-Marne* (1861, in-8°); *Saint Hyro, apôtre de Langres* (1863, in-8°); le *Trésor des pièces rares et curieuses de la Champagne et de la Brie* (1863-1867, 2 vol. in-8°); les *Actes des saints depuis l'origine de l'Église jusqu'à nos jours, d'après les bollandistes, etc.*, traduits en français (1865-1868, 10 vol. in-8°), avec l'abbé Fèvre, etc. M. Carnandet a publié, enfin, des éditions des *Acta sanctorum* des bollandistes en 54 vol. in-fol., du *Martyrologium Usuardi*, des *Lettres spirituelles* de Sébastien Zamet, etc.

* **CARNARVON** (Henry HOWARD MOLYNEUX HERBERT, comte DE), pair d'Angleterre. — Lors de la chute du cabinet Gladstone, il a été appelé, le 21 février 1874, à faire partie, comme ministre des colonies, du cabinet Disraeli-Derby.

* **Carnavalet** (HÔTEL). — L'hôtel Carnavalet, œuvre remarquable des architectes Bullant et Mansart, décoré par le ciseau de Jean Goujon, illustré par la résidence de Mme de Sévigné, a été acquis par la ville, il y a quelques années. (*Débats*, 1er juillet 1874.)

Les motifs de cette acquisition étaient, outre l'intérêt qui s'attache à la conservation de ce charmant spécimen de l'architecture française, qui date de la Renaissance, la nécessité de réunir dans un seul endroit les collections de tableaux appartenant à la ville de Paris, ainsi que les nombreuses esquisses de peinture et de sculpture, les maquettes et les modèles en relief de statues et d'édifices municipaux qui restent la propriété de la ville après l'exécution des travaux d'art et d'architecture.

En dehors de ces motifs, l'administration municipale d'alors avait pensé qu'il serait utile, dans l'intérêt de l'art parisien, de réunir dans l'hôtel Carnavalet tout ce qui pouvait se rattacher à l'histoire, la topographie et l'iconographie parisiennes; c'est ainsi que de nombreux fragments d'architecture et de sculpture, appartenant aux époques gauloise, gallo-romaine, mérovingienne, du moyen âge et de la Renaissance, des bas-reliefs extrêmement précieux, arrachés aux anciens édifices démolis, ont été rassemblés et déposés dans les magasins de la ville, en attendant que les travaux commencés pour l'installation du musée Carnavalet soient terminés.

Plusieurs crédits ont été votés par le conseil municipal pour approprier l'hôtel Carnavalet à sa destination de musée municipal; il reste aujourd'hui à s'occuper de la transformation du jardin actuel en une spacieuse cour, dont la cour de l'Ecole des beaux-arts peut donner une idée.

Au centre de chacune des trois faces de cette cour on encastrerait trois des plus intéressants spécimens d'architecture parisienne des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, que l'administration municipale a préservés de la destruction. Ce sont : la façade de la Maison des drapiers, démolie pour la construction des Halles centrales; l'arcade de Nazareth, qui servait de passage entre les rues de Jérusalem et de Nazareth, dont l'emplacement est aujourd'hui compris dans le périmètre de la nouvelle préfecture de police; enfin, une partie de la façade de l'hôtel de Choiseul, démoli pour l'ouverture de la rue du Quatre-Septembre.

Le conseil municipal vient de voter une nouvelle somme de 30,000 francs pour être affectée aux travaux de transformation que nécessite la continuation de l'œuvre générale entreprise pour doter la ville de Paris d'un nouveau musée renfermant, en dehors des collections historiques, de nombreux documents sur l'art industriel, extrêmement utiles aux industries artistiques du bronze, de la bijouterie, de l'article de Paris, etc.

La situation financière de la ville ne lui permet malheureusement pas de pousser les travaux entrepris avec autant d'activité qu'elle le désirerait; mais, en attendant, les collections commencées sont abritées dans la maison municipale sise quai de Béthune, 12, où elles occupent dix-sept pièces, jusqu'au moment où tous les éléments réunis pourront être transportés à l'hôtel Carnavalet.

**CARNE** s. m. (kar-ne). Anat. Celui des quatre côtés de l'osselet qui est en forme d'S.

* **CARNÉ** (Louis-Marcien, comte DE), publiciste et homme politique français. — Il est mort à Paris le 12 février 1876. Lors des élections pour le Corps législatif au mois de mai 1869, il posa sa candidature dans la 1re circonscription du Finistère, où il était membre du conseil général, et il adressa en breton aux électeurs une circulaire dans laquelle il déclara que, chrétien par la grâce de Dieu, il maintiendrait et défendrait jusqu'à la mort les commandements de la foi, les commandements de notre saint-père le pape et les commandements de notre sainte mère l'Eglise. Quant à un programme politique quelconque, il n'en était nullement question. M. de Carné obtint 8,600 voix et échoua. En 1870, il eut la douleur de perdre son fils, qui avait pris part à l'exploration du Mékong. Jusque dans les derniers temps de sa vie, il continua à collaborer au *Correspondant*, auquel il donna des articles d'un style emphatique et tendu, qui rend si fatigante la lecture de ses livres. Les deux derniers ouvrages qu'il publia sont : les *Etats de Bretagne et l'administration de cette province jusqu'en 1789* (1868, 2 vol. in-8°) et *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration* (1872, in-8°), le plus intéressant des ouvrages sortis de sa plume. M. de Carné a écrit, sur les notes laissées par son fils, Louis DE CARNÉ, né en 1844, mort en 1870, et qui avait fait partie en 1868 de la commission d'exploration du Mékong, un ouvrage intitulé *Voyage en Indo-Chine et dans l'empire chinois* (1872, in-12), avec gravures et carte.

**CARNÉ** (Jules, comte DE), littérateur français, né à Meriel (Seine-et-Oise) en 1835. Il est parent du membre de l'Académie française et fils du marquis de Carné-Trécesson. M. Jules de Carné a consacré aux lettres les loisirs que lui laisse sa fortune. Il a collaboré, soit sous son nom, soit sous les pseudonymes de **Henri Karl**, de **Minor**, de **J. de César**, à divers journaux, au *Progrès de Paris*, à la *Gazette des étrangers*, à la *Revue française*, etc., et il a publié des nouvelles et des romans : *Pêcheurs et pécheresses* (1862, in-12); *Un jeune homme chauve* (1864, in-12); *Cœur et sens, souvenirs de la vie réelle* (1868, in-12); *Charlotte Duval* (1874, in-12), etc.

**CARNÉOLE** s. f. (kar-né-o-le). Nom qu'on donnait autrefois à la calcédoine.

**CARNICHOT** s. m. (kar-ni-cho). Sorte de chambre creusée sous les racines d'un vieux arbre et couverte de ses branches. || Cachette pratiquée dans l'épaisseur d'un mur, en Bretagne : *Cette espèce de logis sous terre, moins rare en Bretagne qu'on ne croit, s'appelle en langue paysanne* CARNICHOT. (V. Hugo.)

* **CARNIÈRES**, bourg de France (Nord), ch.-l. de canton, arrond. et à 8 kilom. de Cambrai; pop. aggl., 1,835 hab. — pop. tot., 1,883 hab. Tissage de coton. Eglise du XVIe siècle, avec façade du XIIIe et cloches de 1553. Vastes souterrains.

**CARNOBUTA.** V. CARNABON, dans ce *Supplément.*

**CARNOËT**, village de France (Côtes-du-Nord), cant. et à 10 kilom. de Callac, arrond. et à 40 kilom. de Guingamp; pop. aggl., 149 hab. — pop. tot., 2,202 hab. Chapelle de Saint-Gildas, dont les rampants grotesques et les restes de verrières attirent l'attention.

* **CARNOT** (Lazare-Hippolyte), homme politique français. — Aux élections de 1869 pour le Corps législatif, il échoua avec 11,604 voix devant M. Gambetta, que sa plaidoirie dans



l'affaire Baudin avait rendu extrêmement populaire et qui obtint 21,744 voix. Gambetta ayant opté pour Marseille, M. Carnot fut de nouveau porté par ses amis politiques candidat dans la première circonscription en novembre 1869; mais les démocrates avancés lui opposèrent Henri Rochefort, qui l'emporta également sur lui. Il rentra alors dans la vie privée. Quelques mois plus tard, en juin 1870, il échoua encore une fois dans l'élection pour la grande maîtrise des francs-maçons de France. Il n'obtint que 135 voix, pendant que M. Babaud-Laribière était élu avec 173. Après la chute de l'Empire, le gouvernement de la Défense nationale nomma M. Hippolyte Carnot maire du VIIIe arrondissement de Paris. Il fut maintenu dans ces fonctions par le vote populaire, lors des élections municipales du 5 novembre 1870, et il obtint alors 6,099 voix. Après la capitulation de Paris, il déclina la candidature qui lui fut offerte dans le département de la Seine par le comité républicain libéral; mais il fut élu député à l'Assemblée nationale dans le département de Seine-et-Oise par 20,089 voix. M. Carnot alla siéger à l'Assemblée parmi les membres de la gauche républicaine. Il ne prit point part aux discussions publiques, mais soutint avec fermeté par ses votes la politique qui devait amener le triomphe définitif de la République. Il vota pour la paix, contre les prières publiques, contre la pétition des évêques, contre l'abrogation des lois d'exil des princes de Bourbon, pour la proposition Rivet, le maintien des traités de commerce, le retour de l'Assemblée à Paris, la dissolution de l'Assemblée, la levée de l'état de siége, et pour M. Thiers le 24 mai 1873. Adversaire constant du gouvernement de combat, M. Carnot se prononça contre le septennat, contribua à la chute du cabinet de Broglie, vota la proposition Périer et Maleville, la constitution du 25 février 1875, contre la loi sur l'enseignement supérieur et fut élu sénateur à vie en décembre 1875 par 344 voix. Ce politique plein de sagesse, un des hommes qui font le plus d'honneur au parti républicain, a naturellement continué à suivre au Sénat la ligne politique dont il n'a jamais dévié. Le 22 juin 1877, il a voté contre la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le maréchal de Mac-Mahon.

**CARNOT** (Marie-François-Sadi), homme politique français, fils du précédent, né à Limoges en 1837. A vingt ans, il fut admis à l'Ecole polytechnique, puis il entra le premier à l'Ecole des ponts et chaussées (1860), d'où il sortit également avec le n° 1 en 1863. M. Sadi Carnot fut nommé alors secrétaire adjoint au conseil des ponts et chaussées et devint en 1864 ingénieur à Annecy. Par un décret du 10 janvier 1871, le gouvernement de la Défense nationale le nomma préfet de la Seine-Inférieure et commissaire extraordinaire pour l'organisation de la défense dans les départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure et du Calvados. M. Carnot se rendit aussitôt au Havre et se mit à l'œuvre. Après la signature de l'armistice, il fut élu, le 8 février 1871, député à l'Assemblée nationale dans la Côte-d'Or par 41,711 voix. Il alla siéger dans les rangs de la gauche républicaine, dont il devint un des secrétaires et ne prit que très-rarement la parole à la Chambre. Il vota contre la paix, l'abrogation des lois d'exil, les prières publiques, la pétition des évêques, pour la proposition Rivet, la proposition Feray, le maintien des traités de commerce, le retour de l'Assemblée à Paris, la dissolution, pour M. Thiers le 24 mai 1873, se prononça contre toutes les mesures réactionnaires et compressives présentées par le gouvernement de combat, contre le septennat, pour les propositions Périer et Maleville, pour la constitution du 25 février 1875, contre la loi sur l'enseignement supérieur, etc. Après la dissolution de l'Assemblée, il se porta candidat à la Chambre des députés dans l'arrondissement de Beaune (Côte-d'Or). « La République seule, dit-il dans sa profession de foi, peut apaiser nos anciennes dissidences; seule elle n'est pas un gouvernement de parti. Ouverte à tous, acceptant toute adhésion sincère, elle groupera toutes les bonnes volontés, et une ère de calme, d'ordre et de liberté rendra à la France la place qui lui revient dans le monde. » Le 20 février, il fut élu député par 7,058 voix contre ses deux concurrents, M. Benoît-Champy, candidat monarchiste, et M. de Villiers-la-Faye, se disant constitutionnel. Il est allé siéger de nouveau dans le groupe de la gauche, devenu la majorité, et il a été nommé secrétaire de la Chambre. M. Sadi Carnot a constamment appuyé la politique républicaine. Lorsque, par son message du 18 mai 1877, le maréchal de Mac-Mahon recommença la politique de combat contre les républicains, le député de Beaune signa le manifeste des gauches qui protestaient, et, le 19 juin suivant, il a voté l'ordre du jour de défiance contre le cabinet de Broglie-Fourtou.

* **CARO** (Edme-Marie), écrivain français. — Il fit, sous l'Empire, partie des invités de Compiègne, et il écrivit en 1864 à Napoléon III, qui lui avait envoyé sa *Vie de César*, une lettre dans laquelle il le remercia, avec une enthousiaste effusion, de ce « splendide présent. » En 1869, l'Académie des sciences morales l'admit au nombre de ses membres, et il fut appelé, le 29 février 1874, à remplacer Vitet comme membre de l'Académie française. Dans son discours de réception, qu'il prononça le 11 mars 1875, M. Caro raconta la vie de son prédécesseur au fauteuil académique en un style abondant et souple, vif et coloré, semé de traits heureux, et qui fut très-applaudi. Outre de nombreux articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* et les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : *Etudes morales sur le temps présent* (1855, in-18); la *Philosophie de Gœthe* (1866, in-8°, ouvrage couronné par l'Académie française; le *Matérialisme et la science* (1868, in-12), livre dans lequel il attaque vivement le matérialisme; *Nouvelles études morales sur le temps présent* (1869, in-12), dans lesquelles on trouve une très-intéressante étude sur Lamennais; les *Jours d'épreuve 1870-1871* (1872, in-12), série d'études qui ont paru d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, et dont une est particulièrement curieuse; c'est celle qui est intitulée la *Fin de la bohême* ou les *Influences littéraires dans la Commune.* Citons encore de M. Caro : *Discours de réception à l'Académie française* (1875, in-8°) et *Problèmes de morale sociale* (1876, in-8°), dans lesquels il traite avec plus d'éclat que de profondeur des questions relatives au droit, à la morale, au progrès, etc.

**CARO** (Pauline CASSIN, dame), romancière française, née vers 1835. Elle a épousé M. Caro, professeur à la Faculté des lettres de Paris et dont nous venons de parler. Douée d'une vive intelligence et vivant dans un centre de culture intellectuelle, Mme Caro a écrit dans ses heures de loisir quelques romans très-remarquables. Elle débuta par un véritable petit chef-d'œuvre, le *Péché de Madeleine* (1865, in-12), qui parut sous le voile de l'anonyme. Depuis lors, Mme Caro a publié : *Flamen* (1866, in-12); *Histoire de Sans-Souci* (1868, in-12); les *Nouvelles amours de Hermann et Dorothée. Propos d'un franc-tireur* (1873, in-12). Ces trois derniers livres, signés : « l'auteur du *Péché de Madeleine*, » sont inférieurs au premier. Ils se recommandent néanmoins par la grâce du style, par le charme des peintures et par la délicatesse des sentiments.

**CAROBA** s. m. (ka-ro-ba). Nom que les indigènes du Brésil donnent à des feuilles employées contre la syphilis.

**CAROL** (vallée de), dans les Pyrénées-Orientales, canton de Saillagousse. Elle faisait partie de la Cerdagne française.

* **CAROMB**, petite ville de France (Vaucluse), canton, arrond. et à 11 kilom. N.-E. de Carpentras; pop. aggl., 1,981 hab. — pop. tot., 2,319 hab. « Cette ville tire, dit-on, son nom du mot patois *quairon*, grosse pierre carrée. On exploite en effet, dans ses environs, dit M. Ad. Joanne, des carrières d'une pierre très-recherchée. » Eglise du XIVe siècle, classée parmi les monuments historiques.

* **CARON** (Adolphe-Alexandre-Joseph), graveur français. — Il est mort à Clamart (Seine) en 1867.

**CARON** (        ), officier français, né vers 1821, mort à Paris en 1876. Admis en 1841 à l'Ecole polytechnique, il passa en 1843 à l'Ecole d'application de Metz, d'où il sortit lieutenant d'artillerie. En 1853, il devint capitaine. Attaché alors à la manufacture de Châtellerault, il étudia la fabrication des armes, puis il fut adjoint, en 1854, au directeur du laboratoire de chimie au dépôt central de l'artillerie à Paris. M. Caron devint, en 1858, chef de ce laboratoire, qu'il dirigeait encore lorsqu'il mourut. Il avait alors le grade de lieutenant-colonel. C'était un officier instruit, qui avait travaillé longtemps dans le laboratoire de chimie de M. Henri Sainte-Claire Deville. Très-lié avec ce savant, il fit avec lui des recherches sur le magnésium, sur le silicium, sur la production artificielle des rubis, des saphirs, des principales gemmes, etc. Mais, dit M. Figuier, la plus grande partie de la vie scientifique de Caron a été consacrée à l'étude de l'acier, à la recherche de sa constitution et des moyens de l'approprier pour les emplois qu'en fait aujourd'hui l'artillerie. Un mémoire remarquable qu'il rédigea sur ces matières fut couronné par l'Académie des sciences de Bruxelles. On cite encore, parmi ses travaux les plus originaux, l'analyse des phénomènes qui se produisent pendant la cémentation du fer, travaux qu'il a consignés dans un mémoire devenu classique. Il avait étudié avec une rare perspicacité toutes les opérations métallurgiques qui aboutissent à la production du fer et de l'acier, et ses travaux ont été le point de départ d'un grand nombre de progrès dans l'industrie du fer. Pendant le siége de Paris (1870-1871), le lieutenant-colonel Caron installa de vastes ateliers pour la confection des munitions destinées à l'armée et aux forts et pour la réparation des armes. Il rendit alors de nouveaux et signalés services.

* **CAROTTINE** s. f. — **Encycl.** Chim. La *carottine* est la matière colorante jaune des carottes. Ce principe colorant a été tout récemment l'objet d'études nombreuses de la part de plusieurs chimistes.

Voici, d'après l'excellent *Dictionnaire de chimie* de Wurtz, comment M. Hosemann prépare la *carottine.*

Il commence par épuiser par l'eau tiède la carotte râpée, puis il précipite le liquide obtenu par le tanin et quelques gouttes d'acide sulfurique. Le dépôt pâteux est filtré, lavé, puis épuisé par l'alcool bouillant à 80° centésimaux. Ce liquide enlève à la masse de la mannite et une matière blanche, cristalline, qui est de l'hydrocarottine ($C^{18}H^{30}O$). Le résidu, insoluble dans l'alcool, est traité par le sulfure de carbone; on évapore la solution, puis on reprend par l'alcool absolu. On évapore, et il ne tarde point à se déposer des cristaux de *carottine* assez volumineux, d'un rouge brun et doués d'un éclat métallique.

Ces cristaux sont insolubles dans l'eau ou l'alcool, peu solubles dans le chloroforme ou dans l'éther, mais ils se dissolvent très-bien dans le sulfure de carbone, la benzine et les huiles éthérées. Les cristaux de *carottine* exposés à la lumière ou chauffés à une douce chaleur ne tardent point à se décolorer. Traitée par l'acide sulfurique, une solution de *carottine* se dissout dans ce liquide, qu'elle colore en violet; une addition convenable d'eau la reprécipite en vert foncé. L'action de la lumière sur la solution de la *carottine* dans la benzine paraît amener une modification très-sensible dans la composition de ce produit. En effet, la *carottine* qui s'y forme en cristaux microscopiques se décolore rapidement de dehors en dedans, puis devient amorphe et presque insoluble dans le sulfure de carbone et dans la benzine.

M. Hosemann donne à la *carottine* la formule suivante : $C^{18}H^{24}O$; elle fond à 167°,8. Quand on la traite par le chlore, on obtient un composé blanc, fusible à 120° et qui a pour formule $C^{18}H^{20}Cl^{4}O$; c'est la chlorocarottine.

L'hydrocarottine, dont nous avons parlé plus haut, s'obtient en traitant par l'alcool à 80° centésimaux et bouillant le dépôt qui résulte de l'action du tanin et de l'acide sulfurique sur les carottes râpées. Ce composé, ($C^{18}H^{30}O$), est abandonné par l'alcool au bout de quelques minutes; il se présente en lamelles cristallines dont la purification s'obtient par recristallisation dans l'alcool et lavage à l'eau tiède. L'hydrocarottine est un corps sans odeur ni saveur; son mode de cristallisation diffère, suivant qu'elle cristallise dans l'alcool ou dans l'éther. Dans le premier cas, elle donne des lamelles ou feuillets soyeux; dans le second, des tables rhombiques. Elle fond à 125°,8 et se dissout également bien dans l'éther, l'alcool, le sulfure de carbone, la benzine, le chloroforme et les huiles éthérées. Elle résiste à l'action des acides sulfurique et chlorhydrique, mais se transforme, sous l'action de l'acide nitrique, en produit nitré. L'acide sulfurique la dissout en la colorant en rouge; l'eau la précipite inaltérée de cette solution, mais à l'état amorphe.

Le chlore et le brome donnent, avec l'hydrocarottine, deux composés, l'hydrocarottine chlorée, dont la formule est $C^{18}H^{26}Cl^{4}O$, et l'hydrocarottine bromée, $C^{18}H^{26}Br^{4}O$.

L'hydrocarottine est inattaquable aux alcalis.

**CAROULA** s. m. (ka-rou-la). Erpét. Serpent de Ceylan.

**CAROXYLE** s. m. (ka-rok-si-le). Bot. Arbre du Cap de Bonne-Espérance.

**CARPANTHÉ, ÉE** adj. (kar-pan-té, ée — rad. *carpanthe*). Bot. Qui ressemble à un carpanthe.

**CARPATHOS** s. m. (kar-pa-toss). Bot. Syn. de CHÈVREFEUILLE.

* **CARPEAUX** (Jean-Baptiste), sculpteur français. — Né le 14 mai 1827, il est mort au château de Bécon, près de Courbevoie, le 10 octobre 1875. Parmi les dernières œuvres de cet artiste, il en est une surtout qui fit sensation et qui mit le comble à sa réputation. Nous voulons parler de son fameux groupe de la *Danse*, qui décore depuis 1869 la façade du nouvel Opéra de Paris et auquel nous avons consacré un article spécial (v. DANSE, tome VI du *Grand Dictionnaire*). Jamais cet artiste ardent et plein de feu n'avait produit une œuvre ayant une telle intensité de mouvement et de vie. Depuis 1867, il avait exposé aux Salons les œuvres suivantes : *Jeune fille à la coquille*, statue en marbre, et le buste du *Prince impérial* (1867); la statue en bronze argenté du *Prince impérial*, le buste en marbre de la *Duchesse de Mouchy* (1868); *Négresse*, buste en marbre; un admirable buste en bronze de l'architecte *Charles Garnier* (1869); *Eugène Fiocre, Mater dolorosa*, bustes; les *Quatre parties du monde*, groupe en plâtre (1872), qui a été coulé en bronze pour la fontaine du Luxembourg et qui représente quatre femmes portant le monde, qui les entraîne dans son mouvement. Au même Salon parut le buste du peintre *Gérome*, qui fut justement admiré. Citons encore de lui : les bustes de *M.* et de *Mme Chardon-Lagache* (1873); l'*Amour blessé*, statuette en marbre; les bustes de *Mme Sipierre* et d'*Alexandre Dumas* (1874); les bustes de *Cherier* et de *Mme A. D.* (1875). Carpeaux avait été décoré en 1866; il avait obtenu une 1re médaille à l'Exposition universelle de 1867 et reçu en 1875 la croix d'officier de la Légion d'honneur. « En présence de la nature, dit M. Charles Blanc, Carpeaux était merveilleux. Aussi a-t-il fait des bustes que Houdon aurait voulu signer. Là où il réussissait le mieux, c'était dans l'imitation des têtes un peu tourmentées, j'allais dire orageuses, comme celles de Garnier l'architecte et de Gérome. L'un a une tête de Masaccio, et d'un Masaccio vivant et parlant, mais parlant français; l'autre a l'air d'un palikare dont les cheveux ont été hérissés par le vent du désert. Ces deux bustes et celui d'Eugène Giraud sont chacun deux fois admirables, et je n'y voudrais rien changer, pas même pour les rendre meilleurs. Le buste d'Alexandre Dumas est moins étonnant, parce que le sculpteur avait besoin, pour faire un chef-d'œuvre, d'une figure un peu ravagée et mal peignée. Cependant le buste de la princesse Mathilde est d'une fort belle venue, et j'imagine que l'un des Coustou et même Coysevox eussent ainsi compris et arrangé le buste d'une czarine de Russie, pour en faire leur morceau de réception à l'Académie de sculpture. On a toujours regardé Carpeaux comme ayant les qualités de la sculpture décorative. Il les eut en effet, mais il faut s'entendre. Pour qu'il pût briller dans tout son jour, il aurait fallu à Carpeaux une architecture faite exprès, une façade, par exemple, comme celle que dessinait Rubens pour l'église des Jésuites, à Anvers. Mais employer dans tout autre édifice un statuaire aussi libre, aussi capricieux, aussi remuant, c'était courir le risque d'une disparate. Il y paraît bien, d'ailleurs, quand on regarde sur le pavillon de Flore, aux Tuileries, les décorations sculpturales de Carpeaux. La principale figure, la France, qui aurait dû rappeler par une ligne dominante la stabilité verticale, écarte ses membres de manière à couper l'axe du monument et à le faire passer dans le vide. Les deux figures d'hommes couchés sur le fronton, renouvelées de Michel-Ange avec un peu trop de sans-gêne, sont d'une exécution animée, résolue et vibrante. Les Amours qui se tourmentent dans les tympans des petites arcatures du fronton sont subordonnés à l'architecture et assouplis pour les espaces qu'on leur a ménagés. Mais au-dessous, la muraille se creuse tout à coup en entrée de caverne, et l'on en voit sortir à demi une nymphe rieuse qui joue avec des enfants robustes, à la face bouffie, aux formes ressenties et renflées. Tout ce morceau est d'une beauté rare, d'une beauté imprévue qui saisit, mais qui est d'un singulier effet dans l'économie de l'architecture d'où il ressort, d'où il s'élance. Ce fut un inconvénient plus grave encore lorsque Carpeaux fut chargé par son ami Garnier de l'un des quatre groupes qui devaient décorer la façade du nouvel Opéra. Pendant que ses camarades se maintenaient sévèrement dans les limites qu'on leur avait assignées, lui, Carpeaux, développa son groupe de façon à déborder sur le pied-droit. Il coupa les verticales, empiéta sur le trumeau, et, s'écartant de la muraille plus qu'il ne convenait, il multiplia les plans de son œuvre, y creusa des enfoncements obscurs, y prépara des ombres portées et fit une sorte de peinture en pierre là où il fallait une sculpture décorative. Sans doute, la *Danse* devait être un groupe plus mouvementé que les autres, mais non pas un groupe échevelé, aux mouvements lascifs, aux nudités pantelantes. Tout ce qu'il avait de verve, de calorique et de talent, Carpeaux l'avait employé à exprimer l'ivresse de l'âme dans des corps qui s'abandonnent, le sourire de la sensualité, la folie du plaisir. Si une partie du public en fut effarouchée et si des juges même bienveillants s'en émurent à juste titre, cela n'empêcha point les sculpteurs de vanter une habileté qui les touche, un genre de supériorité qui les enchante, l'expression de la vie. »

Carpeaux, fils d'un maçon, était petit, sans tournure, d'un aspect vulgaire; mais sa tête intelligente exprimait une fermeté peu commune. C'était une nature inquiète et fougueuse, fiévreuse et passionnée, un caractère prime-sautier et fantasque. L'existence de cet artiste avide de gloire, chez qui l'imagination était beaucoup plus développée que la raison, fut singulièrement tourmentée. Chargé de donner des leçons au fils de Napoléon III, il fut admis à la cour, où il se trouvait tout à fait dépaysé, et il commit la faute d'épouser une femme du monde, Mlle Amélie de Montfort. Cette union fut loin d'être heureuse. Vers 1873, Carpeaux fut atteint d'une maladie cruelle et incurable. Le prince Georges Stirbey l'accueillit chez lui et lui prodigua les soins les plus délicats, d'abord à Cannes, puis dans son château de Bécon. Ce fut là que Carpeaux mourut dans les plus cruelles souffrances, ayant auprès de lui deux vieillards, son père et sa mère. Un des derniers noms qu'il prononça fut celui de son fils Charles, dont il demanda par son testament que son père fût le tuteur. Cet éminent artiste mourut dans toute la force du talent, à l'âge de quarante-huit ans.

**CARPE DIEM** (*Mets à profit le jour présent*), Commencement d'une phrase d'Horace (*Odes*, Ier, X, v. 8). Voici le vers :

... Carpe diem, *quam minimum credula postero.*

« Hâte-toi de jouir du présent, et compte le moins possible sur le lendemain. »

Le poëte épicurien, dans ses leçons de morale facile, aime à rappeler souvent que la vie est courte, et qu'il faut se hâter d'en jouir. Il adresse ce conseil à Leuconoé.

La Fontaine se rencontre avec Horace.